

## L'ŒUVRE DES BOLLANDISTES A L'ABBAYE DE TONGERLOO

Parmi les péripéties que rencontra l'élaboration du gigantesque travail de Bollandus et de ses continuateurs, il est un épisode assez peu mis en lumière jusqu'ici : la reprise de l'œuvre des bollandistes par l'abbaye de Tongerlo, après la suppression de la Compagnie de Jésus et à l'époque où les tracasseries de Joseph II et de son gouvernement tendaient à faire tomber la plume des mains des derniers bollandistes de la Compagnie.

Des publications déjà nombreuses ont, il est vrai, retracé les vicissitudes de l'élaboration des *Acta Sanctorum* <sup>(1)</sup>, mais n'ont

---

(1) Gachard, *Mémoire historique sur les bollandistes et leurs travaux, spécialement depuis la suppression de l'Ordre des jésuites, en 1773, jusqu'à leur réunion aux religieux de Tongerlo*, dans le *Messager des Sciences et des Arts*, t. III (1835), pp. 200 et suiv. — J. Van Hecke, *Proœmium de ratione universa operis*, dans les *Acta Sanctorum, Octobris* t. VII, 1<sup>e</sup> partie (1845), op. I-XXXV. — Duquesnoy, *Du bollandisme*, dans les *Précis historiques*, t. V (1854), pp. 11 et svv. Ce travail est une traduction, revue par l'auteur, de l'étude précédente. — Ch. De Smedt, *Les fondateurs du bollandisme*, dans les *Mélanges Godefroid Kurth*, t. II, pp. 295-303. Liège, 1908. — Voir aussi quelques contributions à ce sujet, dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. IV (1867), pp. 337-348 ; t. V (1868) pp. 261-270.

A des points de vue plus restreints, sur la vie et l'activité des écrivains qui ont pris part aux travaux, on peut consulter les diverses notices biographiques parues, après leur mort, sur chacun d'entre eux, dans les *Acta Sanctorum*, passim. Il faut signaler surtout, au point de vue de la méthode suivie, J. Bollandus, *Praefatio* au tome 1<sup>er</sup> de janvier 1643, pp. IX et svv., particulièrement les chapitres II, III et IV ; [D. Papebroch] *Tractatus praeliminaris de vita, operibus et virtutibus Joannis Bollandi*, au tome 1<sup>er</sup> de mars, 1668, pp. I-XLVI. Cet article n'est pas signé, mais Papebroch dit en être l'auteur, dans la *Vita Henschenii*, qu'il insère au tome VII de mai, 1688, p. 1. Voir aussi A. Cauchie, *Le R. P. Charles De Smedt*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XII (1911), pp. 347 et svv.

Enfin, il y a lieu de donner une mention spéciale à un travail paru à l'occasion du troisième centenaire de l'apparition des *Vitae Patrum*, de Rosweyde, et qui embrasse toute l'histoire de l'œuvre bollandienne : H. Delehaye, *A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes*. 1615-1915. Bruxelles, 1920.



fait qu'effleurer les incidents qui marquèrent ce tournant dangereux, et presque fatal, de l'histoire des bollandistes <sup>(2)</sup>. Or, il nous a paru qu'il ne serait pas sans intérêt d'établir avec plus de précision les différentes phases de cette période critique, au sujet de laquelle nous avons pu consulter des documents d'archives, pour la plupart encore inédits <sup>(3)</sup>.

Mais, afin de mieux situer notre exposé, il est nécessaire de rappeler, dans ses grandes lignes, l'histoire de l'institution des bollandistes, jusqu'à la tourmente où elle faillit périr.

### § I. Les *Acta Sanctorum* jusqu'à la suppression de la Compagnie de Jésus.

L'apparition des *Vitae Patrum* de Rosweyde, en 1615, est considérée à juste titre comme le point de départ de l'institution bollandienne.

Héribert Rosweyde, né à Utrecht en 1569, était entré dans la Compagnie de Jésus en 1588. Maître ès arts de l'Université de Douai, il était providentiellement préparé à des recherches historiques, dont le premier fruit fut un plan de publication hagiographique, qui sortit des presses de l'atelier Plantin à Anvers, en 1607, sous le titre : *Fasti sanctorum quorum vitae in belgicis bibliothecis manuscriptae*.

L'exécution de ce plan devait constituer dix-huit volumes in-folio, mais le travail était loin d'être achevé, lorsque la mort vint surprendre l'auteur, le 5 octobre 1629, à la suite d'une maladie contagieuse, contractée au chevet d'un mourant.

(2) Van Hecke, o. c., pp. XVII et svv. ; Duquesnoy, o. c., § VIII, *L'œuvre bollandienne à l'abbaye de Tongerlo*, pp. 141 et svv. ; W. Van Spilbeeck, *De abdij van Tongerlo*, pp. 565 et svv. Lierre, 1888 ; M. Gaspar, *Les bollandistes et l'Ordre de Prémontré*, dans la *Bibliothèque norbertine*, t. VI (1904), pp. 53 et svv.

(3) Notamment, une liasse d'une centaine de pièces conservées aux Archives de l'abbaye de Tongerlo, sous le titre général : *Acta Sanctorum*. Nous avons publié ou analysé les 18 premières pièces de ce dossier, en les faisant précéder d'une brève introduction, sous le titre : *Les conditions de la reprise de l'œuvre des bollandistes par l'abbaye de Tongerlo en 1789*, dans les *Mélanges Charles Moeller*, t. II, pp. 481-501. Louvain, 1914. A l'exception des exemplaires déjà envoyés aux souscripteurs, le dépôt des volumes des *Mélanges Moeller*, a péri dans l'incendie de la bibliothèque de l'Université de Louvain, en 1914. D'autres pièces sont conservées aux archives de Tongerlo, dans les dossiers *Collegium S. Norberti Romae*. Plusieurs pièces sont également conservées à Bruxelles, aux Archives générales du Royaume, dans la collection du "Conseil du Gouvernement Général", liasse 647 et liasse 2275.



L'année suivante, une sage décision des supérieurs de la Compagnie chargea de la continuation de cette entreprise celui qui devait lui laisser son nom, Bollandus (Jean Bolland, de Julémont) alors âgé de 36 ans et préfet des études au collège de Malines.

Brillant professeur, travailleur consciencieux, modeste et persévérant, Bollandus était merveilleusement apte à recueillir la succession de son confrère. Il élargit et améliora le plan de Rosweyde, en ajoutant aux *Vitae* recueillies par son prédécesseur, et dont il augmenta rapidement le nombre, d'autres renseignements puisés aux sources.

Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'un seul homme ne pouvait suffire à la tâche gigantesque dont il traçait le programme. On lui donna un collaborateur en la personne de Godefrid Henschenius, né à Venray, en 1601, ancien élève de Bollandus, auquel son activité éclairée apporta une aide précieuse et une nouvelle orientation dans la méthode à suivre, en vue d'améliorer l'exécution de l'œuvre.

En 1643, quatorze ans après la mort de Rosweyde, huit ans après l'arrivée d'Henschenius, parurent les deux premiers volumes des *Acta Sanctorum*, de janvier. Quinze ans plus tard, furent édités les trois volumes consacrés aux saints du mois de février.

Un troisième collaborateur fut adjoint à Bollandus, en 1659. C'était le célèbre Daniel Papebroch, dont l'activité scientifique s'exerça dans la confection des dix-huit volumes qui furent publiés de 1668 à 1709 (trois volumes pour le mois de mars, trois pour avril, sept pour mai et cinq pour juin).

Bollandus était mort en 1665. Henschenius et Papebroch s'adjoignirent d'autres collaborateurs. Après le passage éphémère de Jean Ravensteyn et de Daniel Cardon, la petite compagnie trouva un aide précieux en Conrad Janningus, associé à l'œuvre dès 1679.

Après la mort d'Henschenius (1681), l'œuvre bollandienne bénéficia du labeur du Père Baert (1681-1709), érudit de second ordre, mais dont les services furent surtout appréciables dans l'administration temporelle et l'exécution des besognes matérielles inséparables de toute entreprise scientifique. De moindre envergure encore furent, au point de vue scientifique, les Pères Nicolas Rayé et François Verhoeven.

En 1702, au Père Papebroch, fatigué et infirme, fut adjoint le Père Du Sollier (Sollerius), qui, pendant vingt ans, rendit des services signalés par sa collaboration scientifique et le soin qu'il prit des intérêts matériels de l'institution. Il travailla aux sept volumes de juillet et aux trois premiers d'août.



Du Sollier sentit bientôt tout le poids de l'œuvre peser sur ses épaules. Papebroch, épuisé par la fatigue et l'âge, menacé de cécité, vivait dans la retraite. Janningus et Baert étaient malades. Pinius (le P. Pien) fut adjoint à l'œuvre pour les sept volumes de juillet, les six volumes d'août et le premier volume de septembre.

Baert, étant mort en 1719, fut remplacé par Cuperus (Cuypers), qui collabora aux cinq derniers volumes de juillet et aux six volumes d'août.

En 1721, Janningus (qui mourut deux ans plus tard) fut remplacé par Bosschius (le P. Van den Bossche). Celui-ci contribua à l'élaboration des quatre derniers volumes de juillet et aux trois premiers d'août. Du Sollier et Van den Bossche furent remplacés, pour les cinquième et sixième volumes d'août, les huit volumes de septembre, et le premier volume d'octobre (1765) par J. Stilting.

Cette période est marquée par la difficulté du recrutement. Divers collaborateurs se succédèrent, dont il est superflu de relater l'activité, car aucun d'eux ne traça de profond sillon dans le champ de travail des bollandistes. Ils collaborèrent toutefois au tome II d'octobre, qui parut en 1768.

Des recrues plus précieuses ne devaient pas tarder à être acquises à l'œuvre : le Père Corneille de Bye (1761) et les Pères Jacques de Bue et Joseph Ghesquière (1762). Ils furent les auteurs du tome III d'octobre (1770), paru à Anvers comme les précédents et du tome IV du même mois, publié à Bruxelles (1780). A ce dernier volume, le 51<sup>e</sup> de la collection, collabora le P. Ignace Hubens, associé à l'œuvre en 1771. Mais les noms des auteurs ne portent plus, cette fois, la mention : *E Societate Jesu*. Car le groupe des auteurs de la collection hagiographique est désormais censé vivre d'une vie propre et indépendante. "C'est peu de chose en apparence que la suppression de ces trois mots, et pour un observateur superficiel, qui ne jugerait que par l'aspect extérieur et l'ordonnance des volumes, l'œuvre continue sa marche comme par le passé. En réalité, elle est frappée à mort et ressemble à ces malades qui conservent l'apparence de la santé et dont les médecins prédisent la fin à brève échéance (1)".

Et pourtant, ce n'était pas la fin — car nous voyons aujourd'hui la société bollandienne, plus prospère que jamais, éditer le 66<sup>e</sup> volume de la collection (2).

(1) H. Delehay, o. c., p. 44.

(2) *Acta Sanctorum Novembris*, t. IV. Bruxelles, 1925. Œuvres des RR. Pères H. Delehay et P. Peeters.



Or, le trait d'union entre la société des savants jésuites, dissoute, comme nous le verrons bientôt, et la nouvelle pleiade d'érudits qui président aujourd'hui aux destinées de l'œuvre, ce fut l'abbaye de Tongerlo.

## § II. La bibliothèque des bollandistes et les ressources de l'œuvre. Les *Acta Sanctorum Belgii*.

Bollandus et ses collaborateurs avaient recueilli les livres rassemblés par Rosweyde. Car, lorsque le père des bollandistes avait accepté de reprendre et de poursuivre l'œuvre de son confrère défunt, il avait posé comme condition de son acceptation que l'on retirât de la bibliothèque commune les livres et les manuscrits réunis par Rosweyde et qu'on les mit à sa disposition <sup>(1)</sup>.

C'était un commencement de bibliothèque déjà bien fourni, mais les saints dont Rosweyde avait collectionné les vies n'étaient que ceux de la Belgique et des provinces voisines. En élargissant le plan de l'ouvrage, Bollandus dut augmenter considérablement le nombre des volumes et entreprendre des recherches à l'étranger. De son temps déjà, commencèrent les premiers voyages scientifiques de ses deux collaborateurs, Henschenius et Papebroch. Leurs continuateurs suivirent la même marche, si bien que " déjà en 1668, Papebroch pouvait écrire qu'au témoignage des visiteurs qui avaient parcouru les principales bibliothèques de l'Europe, on ne voyait nulle part réunis autant de livres et autant de raretés. En ce qui concerne les Vies de saints imprimées et les monographies de sanctuaires, le musée bollandien l'emportait sur les deux collections les plus riches en ce genre d'ouvrages et méthodiquement formées au prix de grands sacrifices d'argent : la Barberine à Rome et la Mazarine à Paris. Les livres étaient classés sous les divisions suivantes : histoire générale ; histoire particulière et monuments des diocèses, des villes, des monastères ; vies des saints en toutes les langues ; bréviaires anciens et modernes ; manuscrits <sup>(2)</sup> ".

Mais, on le conçoit, pour mener à bonne fin une telle entreprise, il fallait disposer de ressources abondantes. Le produit de la vente des volumes publiés était insuffisant. Divers dons s'y ajoutèrent. Le plus précieux appoint consistait dans les subsides accordés par les princes et les prélats auxquels, en retour, on dédiait les volumes.

(1) H. Delehay, o. c., p. 22.

(2) H. Delehay, o. c., p. 86.



Dès le début, on avait compris qu'une maison religieuse pouvait difficilement se charger de subvenir aux frais d'entretien d'un religieux exclusivement appliqué à une œuvre scientifique, et empêché de remplir tout autre ministère. L'abbé de Liessies, Antoine de Winghe († 1637), ami et protecteur de Rosweyde, continua sa sympathie aux successeurs de l'hagiographe et offrit 800 florins, pour constituer une rente au premier collaborateur de Bolland (3).

En 1716, l'empereur Charles VI octroya aux bollandistes un subside annuel de 1995 florins, Marie-Thérèse continua à leur allouer cette somme, jusqu'en 1773.

La plus grande économie présidait aux entreprises scientifiques des laborieux jésuites. L'ameublement du local où s'exerçait l'activité de Bolland et de ses collaborateurs (ce que l'on appela, plus tard, le musée bollandien), " se distinguait par sa simplicité : des rayons, des pupitres, des tiroirs en bois blanc. C'est à Bollandus que remontent les traditions de sévère économie qui ont permis à l'œuvre de croître sans être à charge à personne et d'atteindre de grands résultats avec des ressources relativement restreintes (4) ".

C'est ainsi que, grâce à une sage administration, l'on parvint non-seulement à supporter les frais d'édition, mais encore à réserver un capital, pour parer aux éventualités de l'avenir. Au moment de la suppression de la Compagnie, la société bollandienne possédait un capital de 136.000 florins de Brabant, qui équivalaient à environ 246.710 francs (5).

Une autre entreprise était venue se greffer sur l'œuvre des *Acta Sanctorum*. Il existait, à Malines, un établissement similaire à celui des bollandistes, sous le nom de Musée Bellarmin. Le groupe d'écrivains attaché à la bibliothèque de ce musée s'occupait principalement de la publication d'œuvres de controverse.

Le succès de l'entreprise bollandienne amena le gouvernement à confier aux Jésuites la direction de cette institution, dont le cadre serait transformé en une publication de travaux sur l'histoire du pays. On donnerait à cette collection le titre d'*Analectes belgiques*.

Le capital du Musée Bellarmin, s'élevant à 50.000 florins, fut affecté à la nouvelle entreprise. Le Père Ghesquière, détaché des *Acta Sanctorum*, fut chargé de diriger le nouveau musée, que l'on adjoignit au musée bollandien, dans la maison professe d'Anvers.

Secondé par plusieurs collaborateurs, Ghesquière ne tarda pas

(3) H. Delehay, o. c., p. 25.

(4) H. Delehay, o. c., p. 30

(5) Van Hecke, o. c., p. IX.



à publier un prospectus intitulé : *Prospectus operis quod inscribitur Analecta Belgica ad XVII provinciarum Belgii ac ditionum interja centium historiam dilucidandam pertinentia*. " La publication devait comprendre trois sections. La première serait consacrée à des recherches sur les provinces et sur les peuples des Pays-Bas, à l'époque celtique, romaine et franque, durant la période féodale et ainsi de suite. Les *Acta Sanctorum Belgii* formeraient la seconde section. La troisième serait une collection de chroniques belges, en latin, en français et en flamand, auxquelles s'ajouteraient les diplômes (6) "

En 1785, le Père Ghesquière publia le premier volume des *Acta Sanctorum Belgii*. Un second volume suivit, l'année suivante. Puis, en collaboration avec le Père Corneille Smet, ancien jésuite, il publia, de 1787 à 1789, les trois volumes suivants. Le sixième volume, nous le verrons, devait être l'œuvre collective du P. Ghesquière et d'Isfride Thys, religieux de Tongerlo.

§ III. Vicissitudes de la société des bollandistes, à la suppression de la Compagnie de Jésus. — Les bollandistes à Caudenberg.

Le 21 juillet 1773 marque une date troublante dans l'histoire de l'Eglise : la date de la suppression de la Compagnie de Jésus, par Clément XIV.

Des lettres patentes du 13 septembre suivant ordonnèrent l'exécution de la bulle pontificale et déclarèrent dissoute l'association religieuse qui avait rendu tant de services à l'Eglise. Tous les biens des jésuites étaient dévolus au fisc royal.

La bulle du pape fut rendue exécutoire pour la Belgique, le 20 septembre 1773.

L'on déclara toutefois aux bollandistes que " le gouvernement, satisfait de leurs travaux, pourrait être disposé à avoir pour eux des égards particuliers (1). " Telle était l'assurance donnée par le conseiller Van der Cruyce. En parlant de la sorte, celui-ci ne faisait que se conformer aux intentions de l'impératrice.

Marie-Thérèse, en effet, désirait maintenir la société des bollandistes, et était disposée à lui continuer son concours et les secours pécuniaires du gouvernement.

On laissa donc, provisoirement, les auteurs des *Acta Sanctorum*

(6) H. Delehay, o. c., p. 165.

(1) Gachard, o. c., p. 213.



à la maison professe d'Anvers, où il continuèrent leurs travaux, tandis que les opinions les plus manifestement contradictoires se répandaient à leur sujet.

L'examen de la question fut soumis à un comité à la tête duquel se trouvait le comte de Neny, président du conseil privé (2). Le 22 février 1774, le comité émettait cette décision ahurissante : " L'ouvrage des bollandistes n'a point été utile à la science. D'ailleurs, on possède sur le même sujet de meilleurs écrits, par exemple, ceux des bénédictins de France et l'histoire de l'Eglise de Fleury. Ces deux ouvrages sont entre les mains de tout le monde, tandis que l'immense collection des bollandistes est enfouie dans les bibliothèques publiques où à peine quelques érudits vont la consulter à de rares intervalles (3) ".

L'on parvint, il est vrai, à faire réformer ce jugement et, le 2 avril suivant, les membres du comité proclamaient, avec la même facilité, que ce travail, d'une grande utilité, fait honneur à la nation et que — c'était là peut-être, pour eux, l'argument décisif — " son produit annuel de 2400 florins, qui est fourni presque entièrement par l'étranger, mérite quelque attention, en l'envisageant comme un objet de commerce etc. (4) ".

Mais la question présentait encore un autre aspect. L'aversion des gouvernants de cette époque pour les Jésuites était générale. Or, laisser subsister l'association bollandienne, bien plus, lui assurer des ressources pécuniaires, n'était-ce pas donner aux Jésuites le moyen de rétablir leur compagnie ? Et l'on frémissait à la pensée du danger dont la société serait menacée si cette éventualité redoutable venait à se réaliser ! L'on suggérait bien de faire agréger l'œuvre des bollandistes à l'académie mais l'esprit inquiet des adversaires de la Compagnie flairait un nouveau péril : les Jésuites, envahissants comme ils le sont, ne vont-ils pas finir par se substituer à ce corps savant ?

Ces préoccupations puériles et ces appréciations eurent un écho dans les diverses opinions contradictoires émises par les membres du conseil (5).

Heureusement, le prince de Kaunitz n'entrait pas dans ces vues

---

(2) En faisaient partie, outre le comte de Neny, les conseillers du conseil privé Leclerc et Philippe de Neny et les membres du conseil des finances, Cornet de Grez et Limpens. Gachard, *l. c.*, p. 214.

(3) Gachard, *l. c.*, p. 214.

(4) Gachard, *ibid.*

(5) Gachard, *l. c.*, p. 216.



pessimistes et Marie-Thérèse partageait entièrement l'avis de son chancelier.

Pour concilier tous les intérêts, il fut décidé, le 9 juin 1778, que les bollandistes pourraient continuer leurs travaux à l'abbaye des Augustins de Caudenberg, et jouiraient encore des subsides du gouvernement.

Les trois bollandistes De Bie, De Bue et Hubens recevraient chacun un traitement de 800 florins. En retour du logement et de la nourriture, que l'abbaye de Caudenberg devait leur fournir, celle-ci percevrait une indemnité de 500 florins pour chacun d'eux, annuellement. Un traitement spécial serait réservé à Ghesquière qui continuerait la rédaction des *Analecta belgica* (6).

En même temps, les bollandistes étaient priés de recruter et de former des disciples capables de poursuivre l'œuvre. Ils devaient les choisir parmi les religieux de l'abbaye de Caudenberg.

Des instructions impériales furent données quant à la vente des volumes et le déplacement de la bibliothèque.

Mais déjà, semble-t-il, celle-ci avait été dépouillée de plus d'un document précieux. Dès 1767, avant même que les attaques contre la Compagnie de Jésus eussent été couronnées de succès, on avait tâché de faire main-basse sur plus d'un document précieux. Le comte Cobenzl, ministre plénipotentiaire de Marie-Thérèse auprès du duc Charles de Lorraine, n'avait pas eu la pudeur de refuser, pour prix d'une recommandation d'un candidat à la place éventuelle de surintendant de la bibliothèque des bollandistes, la promesse que " le plus beau Pline de l'univers " serait enlevé de la bibliothèque, pour lui être remis, et, mis en appétit par ce premier larcin, il avait demandé qu'on y ajoutât un tableau de Van Dyck qui se trouvait dans la salle de la sodalité (7).

L'abbé de Caudenberg, Gilles Warnots, avait accueilli avec empressement les bollandistes, qui s'installèrent à l'abbaye dans le courant d'avril 1778. Ils désignèrent comme collaborateurs, deux religieux de ce monastère : F. J. Reynders, ancien proviseur qui, moins disposé, apparemment, pour ce genre de travaux que pour la gestion du temporel, ne tarda pas à y renoncer, et J. B. Fonson, qui eut, dans la suite, une part active à l'œuvre.

Dans le courant du mois d'octobre suivant, commença le transport du précieux bagage scientifique des bollandistes, à Cauden-

(6) Voir le détail de ces conventions dans Gachard, o. c., pp. 319 et svv.

(7) H. Delehay, o. c., 163. — Cfr C<sup>te</sup> de Villermont, *Le comte Cobenzl, ministre plénipotentiaire aux Pays-Bas*. Lille, 1925.



berg. "Ceux-ci avaient, au milieu de leur bibliothèque, à Anvers, un grand bureau avec 240 tiroirs, divisés par mois et jours de l'année, qui renfermaient les actes relatifs aux saints et les écrits déjà préparés sur les vies de ces saints. Ce bureau fut replacé à Caudenberg. Tous les documents qui y avaient été contenus furent retrouvés dans le meilleur ordre. Les manuscrits et les papiers du *Museum Bellarmini* furent de même successivement transportés à l'abbaye. Les hagiographes et l'abbé Ghesquière en donnèrent reçu. Quant aux livres qui composaient les bibliothèques des deux établissements, on en fit un triage ; on leur remit aussi sous récipissé, ceux qu'ils désignèrent comme étant nécessaires pour la continuation de leurs travaux ; une autre partie fut destinée à être vendue avec les livres des jésuites ; le reste fut déposé à la bibliothèque royale (8) ".

Préparé au milieu de circonstances si peu favorables, grâce à un prodige de volonté et de persévérant travail, le tome V d'octobre, élaboré par De Bye, De Bue et Fonson, parut à Bruxelles, en 1786.

#### § IV. Premières négociations avec l'abbaye de Tongerlo, pour l'acquisition des *Acta Sanctorum*.

La paix relative dont jouissaient les bollandistes, dans le monastère qui leur servait de retraite, fut de courte durée. A l'avènement de Joseph II, commencent des tracasseries de toute sorte. Pour comble de malheur, un décret impérial du 23 mai 1786 supprime l'abbaye de Caudenberg et ordre est donné de transporter la bibliothèque des bollandistes au collège Marie-Thérèse, à Bruxelles.

Les plus mesquines persécutions y étaient réservées aux laborieux écrivains. On leur reprochait, et l'empereur tout le premier, leur lenteur. On trouvait que, vraiment, c'était trop exiger que de vouloir faire subventionner par le gouvernement une œuvre inutile, qui n'avait d'autre fin que de sauver les Jésuites.

Pour se rendre compte de l'injustice de ce reproche, il faut remarquer que le subsidie était maintenant puisé dans les revenus des biens confisqués aux Jésuites, revenus qu'il était loin d'épuiser (1).

(8) Gachard, o. c., p. 326.

(1) Gachard, o. c., p. 232. — "D'après un calcul de la chambre des comptes la suppression des deux organismes qui n'avaient cessé de marcher de pair, devait faire réaliser au Trésor une économie de 2000 à 3000 florins par an. On oubliait de rappeler que, grâce à une excellente administration, les bollandistes



Ce double courant d'opposition — motif de soi-disant ordre économique et préventions contre les Jésuites — se fondit en une puissante bourrasque qui renversa l'institution et amena la catastrophe finale. Le 23 octobre 1788, les bollandistes furent avisés d'avoir à cesser, pour le premier novembre suivant <sup>(2)</sup>, la publication des *Acta Sanctorum*. La bibliothèque devait être mise en vente, de même que les volumes qui se trouvaient encore en magasin. A partir de cette date, on se bornerait à payer aux ci-devant bollandistes une pension annuelle de 800 florins : prélèvement dérisoire sur les sommes qui leur avaient été enlevées.

Le gouvernement alla jusqu'à demander aux bollandistes de se charger eux-mêmes de la liquidation et de vendre, au profit du trésor, leur bibliothèque et le magasin des publications. " Quelque étrange que puisse paraître au premier abord une pareille détermination, les bollandistes acceptèrent. C'était le dernier espoir qui leur restait de ne point laisser se disperser la bibliothèque et les matériaux amassés, et d'aboutir un jour à la reprise de l'œuvre <sup>(3)</sup> ".

Le Père De Bie, *senior* des bollandistes, s'adressa à Martin Gerbert, abbé des bénédictins de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire, pour lui revendre tout le matériel, s'offrant à diriger, pendant les premiers mois, les religieux qui se livreraient à ce travail. L'abbé ne donna pas même de réponse.

Par contre, les bénédictins français de Saint-Maur, fidèles à leur renom scientifique, montraient un vif désir de reprendre l'œuvre. D'autres demandes arrivèrent encore de France <sup>(4)</sup>.

Les négociations avec les célèbres bénédictins français avaient le plus de chance d'aboutir. Mais l'on commença à s'émouvoir, dans nos provinces, à la pensée que cette œuvre scientifique, avec la gloire qui s'y attachait, allait franchir la frontière. Le conseil de Flandre manifestait bien quelque velléité de prendre à sa charge la continuation du travail, mais on craignait d'indisposer l'empe-

étaient parvenus, à l'époque de l'extinction de l'Ordre, à amasser un capital de 136.000 florins ; que cette somme, augmentée des 50.000 florins qui constituaient le capital du musée Bellarmin, était entrée dans les caisses de l'Etat, et que la vente des livres servait à couvrir une partie des dépenses". H. Delehaye, *o. c.*, p. 174.

(2) On a fait remarquer l'amère ironie de cette coïncidence : la cessation du travail des *Acta Sanctorum* au jour de la fête de tous les saints. Van Hecke, *o. c.*, p. XVII.

(3) H. Delehaye, *o. c.*, p. 176

(4) Gachard, *o. c.*, pp. 244 et suivantes, en donne plusieurs exemples.



reur et de le rendre plus sourd que jamais aux remontrances de ses sujets.

L'évêque d'Anvers, Corneille-François de Nelis, un des membres les plus brillants de l'Académie, était particulièrement peu disposé à voir cette entreprise se poursuivre dans un autre pays. Comme l'historiographe français, Moureau, lui demandait des renseignements sur les conditions de la vente, en vue de la reprise de l'œuvre par les bénédictins de Saint-Maur, l'évêque avait répondu, le 3 décembre 1788, qu'on ne savait encore ce que l'on ferait et que, d'après ce que l'on disait, plusieurs abbayes songeaient à reprendre la succession des Jésuites <sup>(5)</sup>.

Or, ce même jour, le patriotique prélat s'empressait d'écrire à l'abbé de Tongerlo, pour lui faire, le premier, des propositions à ce sujet.

Godefroid Hermans, né à Vorst (Campine), en 1725, avait fait profession religieuse, en 1747, à l'abbaye de Tongerlo, dont il était devenu abbé en 1780. L'évêque d'Anvers entretenait avec lui — toute leur correspondance en fait foi — les plus cordiales relations.

Dans sa lettre du 3 décembre, François de Nelis, après quelques communications d'un autre ordre, aborde ainsi l'objet principal de sa missive :

“ Le troisième point, sur lequel je prens à cœur de vous écrire avec une entière confiance (et cela, non parce que M. Nuewens m'en a dit un mot dans sa lettre, mais parce que je regarde la chose comme si importante pour votre maison, Monsieur, pour l'Eglise, pour l'Etat), c'est la belle chose qu'il y aurait à faire, à l'occasion de la suppression des bollandistes. Quel mérite pour vous, aux yeux des Pays-Bas et de toute l'Europe, quel avantage pour les bonnes études, que vous fixeriez à jamais dans votre maison, en acquérant ce trésor, et toutes leurs collections, chez vous ? Outre que vous cueilleriez les fruits les plus désirables de votre argent, par l'honneur et les avantages qui en résulteraient pour la religion et pour vous, j'ose dire qu'un peu plus tard, vous auriez d'une autre manière encore, l'intérêt de votre argent. Vous avez d'ailleurs, dès-à-présent, de si excellents coopérateurs dans votre maison, MM. Heylen, La Mal, etc. etc. : et si vous aviez quelque appréhension, Monsieur, de faire cette entreprise seul, ne pourrait-on pas le faire en société avec votre bon voisin, M. l'abbé d'Everbode ? Quoi que,

---

(5) Gachard, o. c., p. 245, en note.



à parler franchement, si l'affaire me regardait, je ne balancerais pas un instant de m'en charger seul " (1).

(A suivre)

Tongerloo.

H. LAMY, Ab. Tong.

---

(6) Original, conservé aux Archives de l'abbaye de Tongerlo, dossier *Acta Sanctorum*, n° 1.